

I

CHER MONSIEUR,

Jeanne m'a quitté il y a maintenant trente-sept jours et trente-sept nuits.

Avant de partir, elle m'a dit qu'elle ne m'aimait plus. Comment ne pas la croire. Je pense qu'elle a rencontré quelqu'un. C'est encore un terrible choc pour moi, même si je savais qu'elle me quitterait un jour.

Une semaine après son départ, j'ai voulu me quitter moi aussi, mais je n'ai pas pu ; la mort me fait peur. Il est probable que je finisse ma vie un peu comme vous, simplement par habitude.

Si vous saviez à quel point Jeanne peut me manquer...

Je ne lui en veux pas d'être partie. Comment pourrais-je lui en vouloir ? Je n'ai toujours été qu'un petit homme triste, sans avenir ni passé. Un pas-grand-chose, en quelque sorte.

Je ne sais pas briller, je n'ai jamais su. C'est d'ailleurs un miracle qu'elle soit restée à mes côtés pendant près de sept ans.

Pour vous, c'est une tout autre histoire. Votre épouse, elle, n'est pas partie de la même manière, il y a quatre ans. Moi quand je pense à Jeanne, je préférerais la savoir morte comme votre femme, plutôt qu'heureuse avec un autre que moi. Quel monstre je suis, n'est-ce pas ? C'est pourtant la triste vérité.

Quand je vous vois revenir du cimetière, vous semblez à chaque fois un peu plus sombre. Comme je vous comprends, et comme tout cela me fait peur.

Aujourd'hui, vous et moi, nous sommes seuls, et notre vie est plutôt derrière nous. À bien y réfléchir, ce n'est peut-être pas plus mal.

Pourquoi tenons-nous autant à la vie ? Vous le savez, vous ? Est-ce pour ces rares instants de bien-être, qui nous encouragent à croire qu'il y en aura d'autres ? C'est bien possible, même si je suis persuadé que nous tenons à vivre parce que nous ne tenons pas trop à mourir.

Ce n'est pas rien la mort, quand on y pense – même quand on n'y pense pas d'ailleurs...

Moi je sais que je n'irai pas au ciel, car je ne crois pas aux forces de l'esprit. Pour autant, mon corps ne servira pas de cantine aux asticots : je veux que l'on me brûle. Je finirai comme Jeanne d'Arc, mais sans la douleur.

Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous écris tout ça, à vous. C'est vrai, vous ne me connaissez pas. Mais moi, je vous connais. Vos habitudes, vos souffrances, votre passé, je sais bien des choses sur votre vie. Et si vous n'avez jamais entendu parler de moi, c'est simplement parce que j'ai toujours su me faire discret.

La première fois que je vous ai vu, c'était il y a un peu plus d'un an, un matin au bar de la Civette. Vous lisiez votre journal, quand d'un geste maladroit vous avez renversé votre café. Vous vous êtes excusé trois fois auprès du serveur pendant qu'il nettoyait la table. Vous sembliez très gêné, presque désespéré. Ça m'avait touché. Moi, j'étais au comptoir. Je vous regardais. Vous ne m'avez pas vu.

Depuis cet instant, je n'ai cessé de m'intéresser à vous. J'ai commencé par vous suivre de temps en temps dans la rue, puis de plus en plus souvent. À tel point qu'aujourd'hui quand je vous suis, par habitude, je sais toujours à peu près où nous allons.

J'aime vous épier, c'est mon plaisir. Mes plaisirs sont rares, vous savez ?

Il y a environ quatre mois, je me suis mis à vous écrire des lettres que je ne vous ai jamais envoyées. Au début, ces lettres, je les déchirais. Aujourd'hui, je les garde pour moi. Demain, peut-être, vous les lirez. Allez savoir...

Je vous écrirai bientôt.
Cordialement.



Il faut que je vous dise : votre visage me trouble beaucoup. Vos yeux sont comme les miens, ils ne sont faits que pour pleurer.

Plus je vous observe, plus j'ai la conviction que nous vivons dans le même ennui, dans la même souffrance, avec cette même incapacité à approcher le bonheur.

Moi j'aime respirer la douleur chez les autres ; elle me permet de me sentir un peu moins seul avec la mienne. C'est une des raisons pour laquelle je m'intéresse à quelqu'un comme vous ; vous avez connu tant de malheurs dans votre vie.

Je ne pense pas seulement à la mort de votre femme, mais également à ce fardeau dont personne ne vous parle plus, et que vous devez porter depuis toutes ces années comme une croix gluante et sale.

Rassurez-vous, je ne m'éterniserai pas sur la conduite qu'a pu avoir votre père durant l'Occupation. Vous étiez jeune, trop jeune sans doute pour savoir. Quand on voit aujourd'hui cette extrême droite qui n'arrête pas de gagner des voix à chaque élection, c'est à se demander si les gens ont un peu de mémoire...

Croyez-moi, cher monsieur, je ne veux pas vous blesser en évoquant votre passé familial. Si je me permets de vous en parler, c'est simplement pour que vous sachiez que je suis au courant, rien de plus... Et puis vous pouvez me faire confiance, je sais me taire. Depuis quelque temps, je ne fais plus que ça.

Bien cordialement.



Vous savez que je vous dois le respect ? De deux petites années, vous êtes mon aîné... Avouez que ça n'a pas d'importance, d'autant que nous faisons vous et moi dix ans de plus que notre âge. Notre calvitie n'arrange rien à l'affaire...

À ce propos, j'ai lu dans un sondage que les femmes se laissaient plus facilement séduire par des hommes chauves. Elles nous trouveraient plus attachants et plus sincères que les autres. J'en doute : si, à plus de soixante ans, nous nous retrouvons seuls, ce n'est pas vraiment par choix...

J'ai une question à vous poser : comment préféreriez-vous mourir ? Des suites d'une longue maladie à l'hôpital, ou d'ennui ?

Bien à vous.



Hier, en début d'après-midi, je vous ai encore suivi. Pour tout vous dire, je ne vous ai pas senti très en forme. Vous sembliez plus abattu. Vous aviez du mal à marcher. J'ai bien senti que quelque chose n'allait pas.

Avez-vous un problème de santé ? Vous a-t-on fait part d'une mauvaise nouvelle ? Je commence à bien vous connaître, vous savez ?

Comme tous les vendredis, vous vous êtes arrêté au petit kiosque vert pour acheter un bouquet de gerberas, puis vous êtes allé au cimetière. Je vous ai longtemps observé devant la tombe de votre femme. Vous lui avez encore parlé... Au tout début, je vous trouvais un peu pathétique avec ça, mais très vite je me suis

ravisé et je m'en suis voulu. Après tout, si ça peut vous faire plaisir de croire que votre épouse vous entend de là-haut, quelque part entre deux nuages.

Mais revenons sur terre et surtout à vous. Aujourd'hui, j'ai encore appris quelque chose : vous détestez la pluie, sinon vous n'auriez jamais quitté le cimetière aussi vite. Vous auriez pu penser à prendre un parapluie ; le ciel était très menaçant. J'aurais aimé vous prêter le mien. Moi la pluie ne me gêne pas, je m'en accommode, comme du reste d'ailleurs. Ah, si seulement nous étions amis...

Je dois sortir faire quelques courses. Je vous écrirai plus longuement tout à l'heure.



On prétend qu'il ne se passe jamais rien dans notre petite ville, c'est faux. Je viens d'apprendre que le chien de notre boulangère, Mme Perrot, est mort, écrasé par un bus. Elle peut toujours pleurer, elle n'avait qu'à le tenir en laisse son gentil toutou, au lieu de le laisser gambader.

Moi, à part les oiseaux, je n'aime pas les animaux. Ni les enfants. D'ailleurs je n'ai jamais voulu en avoir. Jeanne aurait bien aimé à une époque, mais j'ai toujours su dire non. En plus, elle avait déjà un fils de onze ans.

C'est à cause de lui que j'ai toujours refusé que l'on habite ensemble. Je ne l'ai jamais aimé ce même. Pour être franc, je crois que c'était réciproque.

Avec Jeanne, on avait chacun notre appartement, et c'était très bien comme ça. Sauf que parfois, pour les après-midi d'amour, il fallait faire attention aux horaires d'école.

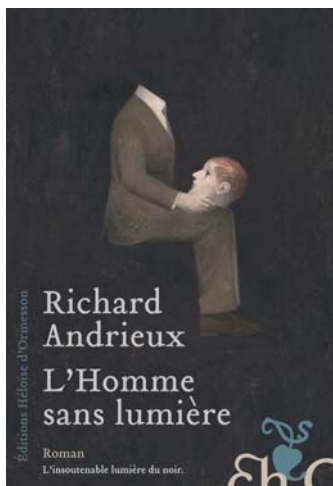
Jeanne n'était jamais vraiment à l'aise quand on faisait ça chez elle. Elle avait toujours peur que le petit ne rentre à l'improviste. J'avais beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, elle n'arrivait pas à se détendre. Ce que les femmes peuvent être compliquées parfois. Le soir, c'était pareil : il ne fallait pas faire de bruit pour ne pas réveiller le gamin. Ce qui fait que le plus souvent, on ne couchait pas, et je rentrais dormir chez moi. Très vite, les rapports entre Jeanne et moi se sont espacés. La faute aussi à ce fichu temps qui passe.

J'ai appris récemment que vous aviez une fille de trente-trois ans qui vit à l'étranger. Je crois savoir qu'elle est célibataire et qu'elle travaille dans l'informatique. Vous pouvez en être fier, même si je sais qu'elle ne vient jamais vous voir.

Depuis quand n'avez-vous pas fait l'amour, cher monsieur ? C'est vrai, je ne vous connais aucune liaison, même passagère. J'ai peine à croire que depuis quatre ans, vous n'avez eu la moindre relation. Je suis sûr que vous me cachez des choses...

Bonne soirée.

P.S. : J'ai envie de vous envoyer ces quelques lettres en une seule fois. En aurai-je le courage ? Rien n'est moins sûr...



Richard Andrieux, *L'Homme sans lumière*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | www.heloisedormesson.com
144 pages | 16 € | ISBN 978-2-35087-098-4
Distribution/diffusion Interforum